

## Culture

# La résurrection d'une langue morte : le cas de l'hébreu moderne

Yaakov Bentolila



Volume 6, Number 1, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078438ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078438ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

### ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Bentolila, Y. (1986). La résurrection d'une langue morte : le cas de l'hébreu moderne. *Culture*, 6(1), 19–29. <https://doi.org/10.7202/1078438ar>

### Article abstract

After seventeen centuries of lethargy, Hebrew, which had been a literary and religious tongue, has recovered its vitality in the wake of the emancipation of the Jews of Europe. Influenced by assimilatory trends, Hebrew enjoyed a revival as a literary language. This renewal became the basis for the reemergence of modern Hebrew as a spoken language: the Zionists, in a totally different ideological setting, committed themselves to Hebrew as a symbol of nationhood. The pioneers of this linguistic revival, particularly Eliezer Ben Yehuda, standardized and diffused modern Hebrew. Their dedication, and the conditions existing in Palestine, with the influx of immigrants of diverse origins, shaped this “dead” language into a living one. This article describes the historical, ideological and practical aspects of this unique success.

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# La résurrection d'une langue morte : le cas de l'hébreu moderne\*

Yaakov Bentolila

Université Ben-Gourion du Néguev

Après 17 siècles de léthargie, l'hébreu, langue littéraire et religieuse, recouvre sa vitalité grâce à un processus ayant ses racines dans l'émancipation des Juifs en Europe. Sous l'effet de courants assimilatoires, l'hébreu connaît alors un renouveau littéraire laïc. Cette renaissance littéraire sera à la base de la résurrection de l'hébreu parlé, quand, dans un cadre idéologique totalement différent, les sionistes s'attacheront à l'hébreu comme à un symbole national et travailleront à le faire revivre. L'opiniâtreté des pionniers, et tout particulièrement celle d'Eliezer Ben Yehouda, qui entreprennent la standardisation et la diffusion de l'hébreu, ainsi que les conditions qui se créent en Palestine avec l'afflux d'immigrants de diverses origines, vont permettre à cette langue de redevenir une langue naturelle. Le présent article tente de décrire les aspects historiques, idéologiques et pratiques du phénomène si unique de cette réussite.

\* Lors de mon séjour à l'Université de Montréal comme professeur invité, madame Pierrette Thibault a bien voulu lire le manuscrit de cet article. Son aide m'a été précieuse, non seulement pour la correction de mon français, mais aussi parce qu'elle m'a amené, par l'excellence de ses remarques, à apporter certains changements de fond qui m'ont permis de dégager ma pensée. Je lui en suis très reconnaissant.

*After seventeen centuries of lethargy, Hebrew, which had been a literary and religious tongue, has recovered its vitality in the wake of the emancipation of the Jews of Europe. Influenced by assimilatory trends, Hebrew enjoyed a revival as a literary language. This renewal became the basis for the reemergence of modern Hebrew as a spoken language: the Zionists, in a totally different ideological setting, committed themselves to Hebrew as a symbol of nationhood. The pioneers of this linguistic revival, particularly Eliezer Ben Yehuda, standardized and diffused modern Hebrew. Their dedication, and the conditions existing in Palestine, with the influx of immigrants of diverse origins, shaped this "dead" language into a living one. This article describes the historical, ideological and practical aspects of this unique success.*

Pour désigner son retour sur la scène des langues vivantes, l'hébreu emploie le mot « *teḥiyya* », qui veut dire aussi bien 'résurrection' que 'revitalisation'. Ce terme satisfait tout autant ceux qui prétendent que l'hébreu n'a jamais été mort, que ceux qui soutiennent le contraire ; le débat, en effet, reste ouvert<sup>1</sup>. Une langue vivante est une langue qui sert à tous les besoins d'une société en matière de communication orale et écrite. Ce point est très important, car il a présidé à la création de plusieurs langues nationales européennes au XIX<sup>e</sup> siècle, quand le réveil nationaliste poussait à standardiser partout les langues vernaculaires afin d'en faire des langues littéraires<sup>2</sup>. Le même processus s'était

produit en Europe occidentale, en France et en Italie par exemple, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. La production littéraire d'un côté, la codification (publication de grammaires, de dictionnaires, etc.) de l'autre, visaient à élever des variétés de langues vernaculaires au rang qui avait été réservé jusqu'alors aux langues classiques comme le latin. Or, la *tehiyya* de l'hébreu semble présenter un aspect diamétralement opposé. Il ne s'agissait pas, dira-t-on, d'élever au rang de langue écrite un idiome parlé, mais au contraire de revitaliser une langue morte, c'est-à-dire, d'ajouter une dimension orale à une langue littéraire ; en effet, l'hébreu, qui a cessé d'être parlé probablement vers la fin du II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, a toujours servi comme langue littéraire. On connaît ses usages liturgiques, la lecture du Pentateuque chaque sabbat à la synagogue, la lecture de la Bible en général, réglementée par le calendrier juif, l'étude de la Mishna<sup>3</sup>, du Midrash<sup>4</sup>, etc. Ce sont là pour ainsi dire les emplois passifs de l'hébreu comme langue littéraire. Mais il y a eu aussi une utilisation active : les productions livresques en hébreu. La gamme est vaste : poésie, à son apogée dans l'Espagne médiévale, ouvrages scientifiques<sup>5</sup> et philosophiques traduits ou rédigés directement en hébreu, voire même une pièce de théâtre<sup>6</sup>. Signalons aussi une abondante production épistolaire ainsi qu'une immense littérature rabbinique. De même, partout où les Juifs bénéficiaient d'une autonomie judiciaire, tous les actes rabbiniques (contrats, partages d'héritages, etc.) et nombre de conventions communautaires étaient rédigés en hébreu. On sait aussi que cette langue a servi occasionnellement à la communication orale, quand, par exemple, des Juifs de différentes origines se rencontraient et qu'ils n'avaient que l'hébreu comme langue commune<sup>7</sup>. C'est en songeant à tout cela que d'aucuns diront que l'hébreu a toujours été vivant.

En réalité, la distinction entre langues morte et vivante n'est peut-être pas la plus pertinente dans notre cas. Il importe davantage de discerner entre langue vivante naturelle et langue vivante tout court<sup>8</sup>. Cette question est devenue primordiale en sociolinguistique lorsqu'il a fallu définir les termes pidgin et créole. Il a été établi que le pidgin accède au rang de créole quand, dans une communauté, les individus l'ont adopté comme langue maternelle, c'est-à-dire pour s'adresser aux enfants au sein du foyer familial. Cette condition — être une langue maternelle — est l'attribut que doit présenter une variété linguistique, si vivante soit-elle, pour mériter la qualification de naturelle. Or, seule une variété naturelle peut devenir, en général par des processus de « littéralisation » et de standardisa-

tion, une langue nationale. C'est typiquement le chemin qu'ont suivi les langues vernaculaires européennes promues au rang de langues nationales, qui avaient surtout besoin d'une codification<sup>9</sup>. Tel n'est toutefois pas le cas de l'hébreu, qui a bénéficié dès le X<sup>e</sup> siècle d'excellents grammairiens. Ce dont cette langue avait surtout besoin, c'est d'un vocabulaire qui lui permette de devenir un idiome parlé<sup>10</sup> et de redevenir langue naturelle.

Cela étant dit, toutes les langues, même les plus riches, ont constamment besoin de créer de nouveaux mots. Or, si les langues élaborées n'ont essentiellement recours à la production lexicale qu'en présence de nouveaux concepts, d'objets nouveaux qu'il faut nommer<sup>11</sup>, l'hébreu a très souvent eu besoin d'expressions pour signaler des notions tout à fait banales de la vie courante. Imaginez une langue qui n'a pas de mot pour désigner un rhume, une brosse, un crayon, une poupée et n'a pas d'expression pour demander l'heure. Car l'hébreu ne disposait que de ce qui se trouvait dans les textes, soit quelque huit mille mots différents consignés dans la Bible et un total de vingt à trente mille mots connus dans toute la littérature post-biblique ; de plus, leur signification, dans certains cas, n'était pas claire. Nous verrons plus loin comment les innovateurs du lexique ont réussi à combler les énormes lacunes du vocabulaire hébreu. Évoquons tout d'abord les problèmes liés à la codification (car il serait erroné de penser que celle-ci était déjà toute faite).

Un très bref aperçu de la diachronie de l'hébreu s'impose (Chomsky, 1957 ; Kutscher, 1982). Déjà dans la couche la plus ancienne, l'hébreu biblique, qui servit du X<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, on distingue la langue archaïque, utilisée surtout en poésie, la langue de la prose standard de l'Ancien Testament et celle des derniers livres, tels l'Ecclésiaste et Esther. La littérature post-biblique est constituée principalement par le livre de la Mishna, dont la langue diffère considérablement de l'hébreu biblique sur presque tous les plans : morphologique, lexical, syntaxique<sup>12</sup>. La Mishna nous présente donc le dernier modèle d'hébreu parlé. On serait tenté de croire qu'une langue, quand elle a cessé d'être parlée et qu'elle n'a d'existence que dans les lettres, reste figée puisque c'est la parole qui a une portée sur l'évolution linguistique. L'hébreu ne confirme cette thèse que partiellement, dans le domaine de la morphologie. Langue écrite, il n'a cessé de se transformer. À la période du Piyyut<sup>13</sup>, qui succède à l'époque de la Mishna, on assiste à une production poétique, exclusivement liturgique, dans un hébreu où abondent les innovations lexicales et même morphologiques. Au Moyen Âge,

on rencontre en Espagne, en Italie et dans le sud de la France un hébreu fortement influencé par l'arabe. Les lettrés juifs, inspirés par le modèle mahométhan, où l'on tient l'arabe coranique pour la représentation de la perfection dans la langue, se sont tournés vers l'hébreu de la Bible. Un phénomène analogue s'était produit, sous l'impact de la culture arabe également, au X<sup>e</sup> siècle, date à laquelle on rédige en Babylonie les premiers ouvrages de codification linguistique de l'hébreu. Donc, au sein du judaïsme oriental et espagnol, on s'oriente vers la Bible, sans toutefois délaisser la langue de la Mishna dont les textes sont tout aussi sacrés. On emploie deux styles en poésie : la marque est biblique, alors que les autres sujets — rabbinique, philosophique, etc. — seront traités dans un mélange où l'apport mishnaïque est plus ou moins important. L'influence de l'arabe est omniprésente, notamment dans les traductions, particulièrement en ce qui a trait au lexique (où l'on remarque des emprunts et des calques) et à la phraséologie. D'un autre côté, dans le judaïsme ashkénaze, en Europe chrétienne, on utilise bien entendu l'hébreu, surtout pour composer des prières (la poésie laïque y est pratiquement inconnue), des commentaires de la Bible et du Talmud, ainsi que des écrits rabbiniques (Responsa, etc.), où l'on intègre beaucoup d'araméen. On emploie un style très proche de la langue de la Mishna (ou du Piyyut pour ce qui est de la poésie) mais où se fait sentir l'influence des langues vernaculaires juives comme le judéo-français<sup>14</sup>. À quelques exceptions près, la plupart des écrivains rabbiniques ashkénazes étaient peu soucieux de soigner leur prose, de sorte que l'hébreu des temps modernes (fin du XVIII<sup>e</sup> et début du XIX<sup>e</sup> siècle) est une langue hybride<sup>15</sup>.

C'est l'époque de la Haskala, de l'émancipation des Juifs en Europe. Celle-ci se traduit linguistiquement par deux phénomènes : l'adoption des principales langues européennes, surtout le français et l'allemand et un regain d'intérêt pour l'hébreu biblique. Les Juifs européens, récemment initiés à la culture occidentale, abhorraient aussi bien la langue vernaculaire juive, le yiddish, qu'ils qualifiaient dédaigneusement de « jargon »<sup>16</sup>, que l'hébreu rabbinique, dont ils dénonçaient la grammaire cahotique. Pour la troisième fois dans l'histoire de la Diaspora, on se tourne vers l'hébreu biblique quand il s'agit de promouvoir une production littéraire laïque. C'est que cet hébreu prestigieux était aussi le seul à avoir été codifié. Certes, on avait des dictionnaires du Talmud, mais les grammaires décrivaient uniquement la langue de la Bible<sup>17</sup>. Certains ont pu comparer l'hébreu biblique, considéré comme classique même par les chrétiens,

au latin et au grec, mais la plupart voulaient y voir la langue littéraire des Juifs, au même titre que le français et l'allemand l'étaient en France et en Allemagne respectivement. Or, l'hébreu biblique est terriblement pauvre sur le plan lexical, et on s'aperçut bien vite qu'il était impossible de l'utiliser dans des ouvrages scientifiques ; c'est pourquoi on écrivait surtout des romans. Même dans ces cas, cependant, on devait se limiter aux sujets bibliques, pour ce qui est des personnages, des lieux et du temps. Comme on ne disposait pas de modèle parlé, il fallait utiliser la phraséologie biblique, qu'on transposait telle quelle dans la bouche des personnages. « Hebrew used to be a series of quotations (...) Anger was expressed in wrathful words from Amos. Distress in the terms of the Psalms. Doubt via Ecclesiastes (...) Hebrew (...) consisted of scattered fragments from the Bible in varying mechanical combinations. Bible verses were simply dismembered and joined together again in new unions. » (Spiegel, 1962, cité dans Kutscher, 1982: 184.)

Donc, malgré quelques belles créations (par exemple, les romans d'Abraham Mapou, 1808-1867), cette tentative paraissait vouée à l'échec. Mais on trouve toujours des acharnés. Certains auteurs, à court de mots, commencèrent à homologuer des vocables post-bibliques, ce qui n'était pas suffisant. Pour puiser à toutes les sources de l'hébreu, il fallait en amalgamer les différentes couches diachroniques. Il fallait intégrer les différentes morphologies et les différentes syntaxes ; il fallait établir la phraséologie. Le talent nécessaire à cette réalisation se manifesta bientôt en la personne de Mendélé Moxer Sefarim<sup>18</sup>. Il accomplit ce qui semblait impossible : créer un nouveau style, avec des éléments disparates du point de vue diachronique, voire même interlinguistique (puisque'il a aussi calqué des tournures phraséologiques du yiddish). Tous ces éléments se combinent en une prose désinvolte, riche en verbes et en images, où se dessinent pour la première fois la cohérence stylistique et la régularité grammaticale d'une langue normale. Mendélé démontra les possibilités techniques, l'efficacité et peut-être la beauté d'un tel mélange. Bialik<sup>19</sup> dit que Mendélé est le « créateur de la prose ». Cette nouvelle prose va se perfectionner désormais sous la plume d'auteurs pleins d'invention, qui feront un usage extraordinairement fécond de leurs connaissances, tant du fond que de la forme, des différentes sources historiques de l'hébreu.

Ce retour à l'hébreu pour des besoins laïcs était inspiré de l'idéologie rationaliste du siècle de la Haskala, et n'avait rien de nationaliste. Bien au contraire, c'était une assimilation élégante, réussie,

qu'on visait. C'était pour s'éloigner des caractéristiques de la vie juive traditionnelle, représentée dans le yiddish et l'hébreu des rabbins, qu'on vantait les beautés de la langue de la Bible ou les avantages de la nouvelle prose<sup>20</sup>. Certains n'y voyaient qu'une période transitoire, l'hébreu étant la seule langue commune à tous les Juifs, hormis le yiddish dont on ne voulait pas. Ils espéraient que les Juifs adopteraient bientôt les langues civilisées de leurs pays de résidence<sup>21</sup>.

Cette renaissance de l'hébreu, la création de cet hébreu «haskalatique», suscita une production littéraire non négligeable, dont plusieurs journaux littéraires écrits exclusivement en hébreu<sup>22</sup>. Mais, il faut bien le souligner, tout cela n'avait rien à voir, pas encore en tout cas, avec la résurrection de l'hébreu comme langue parlée. À cette éventualité personne ne croyait réellement, pas même Mendélé (Kutscher, 1982: 192). Certains lettrés allèrent même jusqu'à se montrer narquois à l'égard du projet. En 1912, un auteur écrivait en hébreu dans le journal *Hatzefira*: «Faire de l'hébreu une langue parlée dans le vrai sens du mot est absolument impossible; cela n'est arrivé encore à aucune langue du monde. Un récipient en verre cassé ne se répare pas et une langue dont l'évolution naturelle a été interrompue et qui a cessé d'être vivante dans la bouche de la nation, pourra être une langue historique, littéraire, religieuse, mais jamais une langue vivante, vernaculaire<sup>23</sup>.» À la même époque et dans un sens assez proche, l'illustre sémitiste Theodor Nöldeke écrivait à la fin de son *Semitic Languages* (1910-1911):

«The dream of some Zionists, that Hebrew — a would-be Hebrew, that is to say — will again become a living, popular language in Palestine, has still less prospect of realization than their vision of a restored Jewish empire in the Holy Land.» (Cité dans Kutscher, 1982: 294.)

Il fallut attendre un visionnaire du calibre de Éliézer Ben Yehouda (1858-1922) pour que l'idée de la revitalisation de l'hébreu comme langue parlée soit avancée sérieusement. Il serait trop long de s'attarder ici sur tout ce que subirent Ben Yehouda, les membres de sa famille et ses adeptes, avant que leur énorme tâche ne soit réalisée<sup>24</sup>. Le rôle de Ben Yehouda dans la propagation de l'hébreu comme langue parlée est indiscutable, de même que sa contribution à l'enrichissement du vocabulaire. Il rédigea le premier dictionnaire complet de l'hébreu — complet en ce sens qu'il comporte des mots de toutes les couches historiques, aussi bien que les innovations les plus récentes, dont un grand nombre sont de lui-même. Ben Yehouda était l'homme de son temps. Nous sommes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'idéologie sioniste

se meut sur le terrain des mouvements de libération nationale partout en Europe. L'émancipation des Juifs, synonyme autrefois de rejet de la tradition et d'assimilation, prend à présent la forme d'une auto-émancipation. On continue à rejeter la tradition, avec une vigueur accrue, mais dans le but de créer une nation nouvelle sur la terre des ancêtres. C'est dans ce cadre qu'il faut situer le retour à l'hébreu parlé, il y a un plus de cent ans; c'est en effet dans un article de Ben Yehouda paru en 1879<sup>25</sup> que se trouve la phrase-clé: «Nous, les Hébreux, nous avons vraiment l'avantage de posséder une langue dans laquelle nous pouvons, même à l'heure actuelle, écrire tout ce que nous désirons et *qu'il nous est aussi possible de parler si seulement nous le voulons*» (souligné par nous). Or, dans cet article, Ben Yehouda discute de l'idée sioniste en général. Le retour à la langue des ancêtres, parlée et écrite, servant à tous les besoins en matière de communication, est à ses yeux une condition indispensable à l'émancipation de la nation, comme l'est le retour à la terre, aux professions manuelles, bref, à tout ce qui constitue la vie normale d'un peuple. L'idée d'une langue possédée en propre a toujours été une des principales composantes du message de tout mouvement nationaliste (Fishman, 1972: 44-55). L'attitude de Ben Yehouda se conforme donc parfaitement au modèle général. Ce qui peut surprendre est le fait que certains dirigeants sionistes ont pu envisager la résurrection de la nation sans langue nationale<sup>26</sup>.

La résurrection de l'hébreu comme langue parlée exigeait les trois conditions suivantes: une standardisation littéraire (elle s'est déclenchée, comme nous l'avons vu, à partir de courants d'assimilation); une idéologie nationale; l'opiniâtreté des pionniers. Ainsi vu, ce processus paraît beaucoup plus complexe qu'on ne le croyait. En effet, quand on dit que l'hébreu existait déjà en tant que langue littéraire, on se réfère à une réalité qui rappelle celle du latin ou du grec, plutôt que celle du français ou de l'anglais. La normalisation de l'hébreu a dû se faire aussi bien sur le plan de la langue écrite que sur celui de la langue parlée. C'est donc d'une double renaissance qu'il s'agit, et ses deux composantes se sont succédé, pour des raisons fort différentes, dans l'espace relativement court d'une époque travaillée par des courants culturels et des prises de conscience nationale chez tous les peuples d'Occident.

Le rôle joué par le mouvement sioniste dans l'expansion de l'hébreu parlé a été décisif. Ceux qui mettaient en pratique ses directives et retournaient dans la terre de Sion coupaient les ponts avec le passé et changeaient totalement de valeurs et aussi de mode de vie. On se séparait de sa famille pour vivre

dans un groupe que caractérisait la communauté d'âge, d'idées et souvent de moyens financiers. On quittait la ville pour aller vivre à la campagne. Enfin, on avait émigré d'un pays européen pour s'installer dans une province sous-développée et à moitié désertique, où l'on côtoyait des gens — Juifs orthodoxes, Arabes et Turcs — d'une mentalité différente; il faut mentionner aussi les maladies, l'instabilité politique, l'insécurité et l'effort requis pour s'adapter au régime du travail physique. Dans ce contexte, l'adoption d'une langue ne représente qu'un obstacle vraiment marginal. D'ailleurs, fréquemment, c'était un avantage évident : venus de divers pays, les jeunes immigrants avaient effectivement besoin d'une langue commune. De ce point de vue, seule l'initiation des premiers a pu être difficile<sup>27</sup>; après, une fois que l'hébreu eut pris de l'élan, les nouveaux venus, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, rencontraient sur place une population de plus en plus nombreuse qui utilisait déjà cette langue tout naturellement. Ils devaient donc adopter la langue de la société d'accueil, phénomène commun dans l'histoire des migrations.

Toutefois, à elles seules, les raisons pragmatiques énumérées ci-dessus n'auraient pas suffi à ressusciter l'hébreu parlé. D'ailleurs, sans leur fondement idéologique, ces conditions ne se seraient jamais constituées. Les immigrants en Palestine s'engageaient dans une voie pleine de sacrifices, certes, mais exaltante. L'idéologie sioniste était aux prises avec une violente contradiction : le rêve d'une société évoluée s'inspirait des valeurs humanistes en vogue dans les cercles progressistes de l'époque. Les pionniers avaient adhéré, corps et âme, au socialisme; bientôt ils allaient donner, avec le kibboutz, l'exemple unique d'une de ses réalisations les plus parfaites. Mais tout cela aurait pu être fait ailleurs, et par n'importe qui. Or, les immigrants se voulaient sionistes, c'est-à-dire, nationalistes juifs.

Une des principales caractéristiques de tout mouvement nationaliste est la recherche d'authentification, qui se fait surtout par la mise en valeur de l'héritage ethnoculturel, donc par la glorification du passé. «... nationalism seeks to 'render the present a rational continuation of the past'» (Fishman, 1972 : 8, qui cite Bromage, 1956). Le dilemme est évident : comment forger une société qui soit moderne et foncièrement juive en même temps? On a besoin de la tradition, qu'on vient juste de rejeter. Si le passé récent offre une image qui répugne, c'est vers le passé lointain qu'on se tournera. On délaisse l'enseignement des rabbins et des sages du Talmud pour mettre en vedette les héros de la Bible, surtout les prophètes, dans la

morale desquels on cherche, avec succès, les principes humanistes et socialistes tant vénérés. Bref, on est en quête de symboles qui soient légitimement hébreux (on préfère l'étiquette d'hébreu à celle de juif, qui rappelle trop le passé récent), mais aussi viables dans le monde moderne. L'hébreu remplissait à merveille la première condition, et on était justifié d'avoir foi en sa souplesse en vue de satisfaire à la deuxième exigence. C'est donc avec une passion grandissante qu'on s'attela à la normalisation et à la promotion de l'hébreu.

Pour que l'hébreu redevienne langue parlée, il fallait choisir ses éléments diachroniques et synchroniques (par exemple, se mettre d'accord sur une prononciation); enrichir le vocabulaire et poursuivre la codification de la langue qui résulterait de ces choix et de ces innovations; enfin, diffuser la connaissance et l'utilisation de la langue. La normalisation de l'hébreu est un processus qui avait commencé lors de sa résurrection littéraire. Le style créé par Mendélé présentait un hébreu à morphologie biblique (avec des apports mishnaïques), à syntaxe mishnaïque (avec des nuances bibliques), au vocabulaire puisé dans les deux couches à la phraséologie mishnaïque avec des calques du yiddish<sup>28</sup>. Mendélé avait réussi l'amalgame de la langue littéraire; à présent, il fallait réaliser une synthèse qui convînt à la langue parlée. C'est ce qu'entreprirent Ben Yehouda et ses adeptes. Cette tâche n'était nullement indépendante, bien sûr, des trois autres : enrichissement du vocabulaire, normalisation, diffusion de l'hébreu. Il s'agissait d'une activité complexe, où chaque pas présentait tous ces aspects à la fois. Les principales composantes de cette entreprise étaient :

- 1) l'élaboration du Dictionnaire;
- 2) la création d'un journal hébreu;
- 3) l'introduction de l'hébreu comme langue d'enseignement dans les écoles;
- 4) la création du Conseil de la langue hébraïque<sup>29</sup>.

C'est dans le journal qu'il a fondé, *Hatzevi* ('Le cerf', surnom affectueux de la terre d'Israël), que Ben Yehouda entreprend la création d'un nouveau style de langue quotidienne. J'ai déjà mentionné l'existence de journaux hébraïques en Europe, tous inspirés de l'idéologie de la Haskala. C'étaient des magazines littéraires où l'on discutait d'idées, où l'on publiait des contes et des poèmes. La presse d'information était presque inexistante, car on cherchait les nouvelles dans les quotidiens yiddish ou dans les gazettes non juives. L'hebdomadaire de Ben Yehouda était différent; il se voulait journal complet. Diffusé en Palestine comme en Europe, il intéressait tout le monde : les Juifs palestiniens y

trouvaient des renseignements du monde entier, les Juifs européens des nouvelles de la Palestine.

Ce journal, Ben Yehouda le voulait écrit dans une langue souple, simple, dénuée d'ornements stylistiques, dans l'hébreu qu'on voulait maintenant parler. Se basant principalement sur une morphologie et une syntaxe bibliques, il y utilisait, bien entendu, des éléments linguistiques issus de toutes les sources. Il avait incorporé une certaine phraséologie qui avait vu le jour à Jérusalem, où l'hébreu avait servi durant le XIX<sup>e</sup> siècle comme *lingua franca* entre sépharades et ashkénazes (Parfitt, 1972). Bref, c'était un «hébreu totalisé», selon l'expression même de Ben Yehouda. Ben Yehouda réservait une rubrique de son journal aux affaires de la langue. Il y publiait les nouveaux mots qu'il avait trouvés dans les sources ou qui avaient récemment été créés, par lui ou par d'autres. On encourageait les lecteurs à écrire pour poser des questions concernant la langue ou faire des propositions à son sujet. Cet hebdomadaire, bientôt lu par tous les adeptes de l'hébreu, contribuera énormément à diffuser les mots nouveaux, à instaurer le style synthétique souhaité et à encourager l'utilisation de l'hébreu.

*Hatzevi* réussit vraiment à devenir l'organe de presse principal des nouveaux venus qui débarquaient lors de cette première vague d'immigration qui dura de 1882 à 1904. On a après coup sévèrement critiqué le style instauré par Ben Yehouda. Comme de bien entendu, cette prose s'est avérée moins naturelle qu'on l'avait souhaité : on ne crée rien de naturel par des moyens prémédités. La synthèse voulue ne pouvait pas être le fruit d'une réflexion *sur* la langue, mais *dans* la langue. C'est quand on a commencé à s'exprimer quotidiennement en hébreu que l'on s'est mis à penser en hébreu ; c'est alors que s'est créée la prose spontanée qui en a vraiment fait une langue naturelle. Les immigrants de la seconde vague (1904-1914) préféreront un nouveau journal, le *Hapo'el Hatzair* (Le jeune ouvrier), inauguré en 1907, écrit dans un hébreu tout frais, où le style trop biblique de *Hatzevi* est remplacé par un autre, à plus forte influence mishnaïque. Entre-temps, une nouvelle phraséologie a évolué spontanément.

Tout cela ne serait jamais advenu si l'on n'avait pas réussi à former une nouvelle génération de locuteurs hébreux, c'est-à-dire, si l'on n'avait pas mis la langue dans la bouche des enfants. Ben Yehouda trouve, chez les enseignants des écoles récemment ouvertes dans les colonies agricoles, de fervents collaborateurs. L'enseignement en hébreu se fraie un chemin grâce à l'enthousiasme de certains professeurs qui adopteront la méthode dite «naturelle» où l'on enseigne l'hébreu en hébreu.

Bientôt on commence à enseigner l'histoire, la géographie, la Bible et d'autres matières en hébreu. Dans les colonies agricoles, sous la tutelle du baron de Rothschild, cette langue doit s'opposer au français, car le philanthrope parisien entend jalousement maintenir la suprématie de la langue française. Dans les villes, elle se mesure à l'anglais, dans les écoles orthodoxes, au yiddish et principalement à l'allemand, car la société Hilfsverein, animée d'un esprit expansionniste allemand, est en train de fonder un nouveau réseau d'écoles germanophones.

Or, les pionniers étaient de jeunes sionistes qui avaient volontiers embrassé l'idée de la résurrection de l'hébreu, et voulaient devenir indépendants économiquement de l'administration Rothschild, et culturellement des langues européennes. En 1888 fut fondée, à Rishon Letzion, la première école utilisant l'hébreu comme langue d'enseignement. Dix ans plus tard, on y fonda le premier jardin d'enfants hébraïque. En 1900, on vit paraître les premiers livres d'étude en hébreu. En 1913, on comptait dans toute la Palestine plus de 60 institutions scolaires, où 2 600 élèves apprenaient toutes les matières en hébreu : 20 jardins d'enfants, 34 écoles primaires, deux écoles secondaires, deux écoles normales, deux écoles commerciales, une école agricole et une école d'art<sup>30</sup>. Le Technion à Haïfa allait bientôt ouvrir ses portes<sup>31</sup>, et l'hébreu, après une âpre «guerre des langues», allait y devenir la principale langue d'enseignement, pour la première fois dans un établissement universitaire.

La «guerre des langues» est le nom donné à une controverse où s'affrontèrent les représentants de la Hilfsverein et la plupart des Juifs de Palestine. L'organisation allemande, qui avait patronné le projet du Technion, voulait y instaurer l'allemand comme langue d'enseignement. Les partisans de l'hébreu s'y opposèrent et ils eurent tôt fait de rallier la sympathie générale ; la controverse, qui fut très vive, tourna à la crise quand la majorité des enseignants et des élèves désertèrent les écoles de la Hilfsverein dans tout le pays, en signe de protestation contre l'attitude des dirigeants de cet organisme. S'il est vrai qu'une lutte commune raffermi l'unité, la «guerre des langues» fut l'épisode épique de la résurrection de l'hébreu. Elle engagea les Juifs de Palestine (et d'ailleurs) dans la voie de la solidarité linguistique, et leur victoire fut totale. On avait fait confiance à l'hébreu et, désormais, nul n'osa plus remettre en question la position de la langue nationale dans la réalisation du sionisme.

Fondé en 1892, le Syndicat des enseignants hébreux tint en 1903 une réunion historique où fut proclamée la nécessité de coordonner les efforts

administratifs et codificateurs visant à généraliser l'utilisation de l'hébreu. C'est dans ce contexte que le Conseil de la langue hébraïque fut fondé en 1904. En 1953, en vertu d'un décret officiel voté à la Knesset, il allait devenir l'Académie de la langue hébraïque (Medan, 1970). Le Conseil prit en charge la normalisation ; il décida, par exemple, d'adopter la prononciation sépharade<sup>32</sup>, il se pencha sur le problème de l'orthographe et, surtout, continua à chercher et à fournir de nouveaux mots. Tout cela dans un esprit critique — pour la première fois peut-être — même si la rigueur scientifique faisait parfois défaut.

Il est temps de décrire les procédés employés pour créer de nouveaux mots. *Grosso modo*, on peut les classer en trois catégories : dépouillement des sources anciennes, calques et emprunts, formation de nouveaux mots.

Les sources anciennes (la Bible, la littérature mishnaïque, médiévale, etc.) contiennent toutes ensemble un nombre considérable de mots. Ces mots ne sont cependant pas tous également connus, car certains textes sont peu étudiés, d'autres pas du tout. Ben Yehouda et les autres créateurs de mots passent tout cela au peigne fin. Grand nombre de vocables sont ainsi tirés de l'oubli. Si le sens d'un mot n'est pas clair, on le précise. Le terme *hashmal*, par exemple, qu'on trouve dans Ézéchiel, est désormais utilisé pour désigner l'électricité ; dans son sens original, il désignait probablement une pierre (précieuse ?) que la Septante, la traduction grecque de la Bible, avait rendue par le mot *elektron*. La tâche est assez difficile quand il s'agit de noms de plantes et d'animaux. Peu soucieux de quotidien, les commentateurs traditionnels ne décrivaient pas les espèces. Ils se contentaient de vagues indications : 'un arbre' ou 'un oiseau'. On sait par exemple que certains mots dans la Mishna désignent différents cucurbitacés, mais les commentateurs ne sont pas toujours d'accord pour identifier celui qui désigne le melon, ou le concombre, etc. (Felix, 1980 : 76-77). De même, le fruit *grustumel* (du grec *chrusomelon*, coing), mentionné dans la Mishna (Ma'asserot I, 3), est traduit par Danby (1933 : 67) comme 'pomme reinette' et par les commentateurs traditionnels comme 'petites pommes' (Barténoura), ou 'petites poires' (Yakhin). Les ouvrages scientifiques deviennent donc de précieux outils de recherche des termes identifiant des espèces végétales et animales.

Comme les textes traditionnels couvrent une vaste période, on y trouve naturellement des synonymes et des doublets. On a *shemesh* dans la Bible et *hamma* dans la Mishna pour désigner le soleil, de même *yareah* et *levana* pour 'la lune'. Ceux-là resteront synonymes, mais acquerront des

valeurs stylistiques différentes. Par contre *'agala* (biblique) et *karon* (mishnaïque) pour 'charrette'<sup>33</sup> se différencient, le second terme étant désormais réservé au wagon de chemin de fer.

Les emprunts aux langues européennes sont fort nombreux au début. On utilise un mot allemand ou français, etc. en attendant de trouver un mot hébreu dans les sources ou d'en inventer un. On s'efforce parfois de lui donner un aspect hébraïque. On dira *posta* pour 'poste', jusqu'à ce que le vocable *doar*, trouvé dans la littérature talmudique<sup>34</sup> vienne le remplacer. Des mots « hébraïques » tels que *universita*, *museon*, *musika*, *otomati*, *absurdi*, *radio*, *televizia* se trouvent toujours dans l'hébreu israélien. On se plaît à signaler avec humour que l'Académie, qui a fourni les termes de tant de concepts, n'a pas réussi à créer un mot pour se désigner elle-même, puisqu'elle continue à s'appeler *ha'academia* (*lallashon ha'ivrit*), académie (de la langue hébraïque).

Toutefois, le procédé du calque est plus répandu. On élargit le champ sémantique d'un vocable hébraïque existant en l'alignant sur celui du mot correspondant dans une langue étrangère. On a ainsi formé *reinoa*, littéralement 'vue et mouvement', pour désigner le cinématographe ; à *reinoa* vint s'ajouter, lors du film parlant, *kolnoa* (voix et mouvement), qui est le mot désignant actuellement le cinéma. Le mot *'adasha* (lentille) a été assigné aussi à 'verre de lunettes', etc. En français, la grue est un oiseau et une machine ; en hébreu, *agur* (grue-oiseau) a donné *aguran* (grue-machine) et les deux procédés, calque et suffixation (avec-an) apparaissent dans un seul et même mot. Parfois on a choisi de donner une nouvelle signification à un terme à consonance européenne. Ainsi le mot biblique *kef* (roc), signifiera aussi désormais 'cap'<sup>35</sup>. Cette tendance se retrouve jusque dans la formation de nouveaux mots à partir de racines hébraïques. Une toute récente innovation est le mot *eqran* pour 'écran de télévision', où nous avons un fait d'emprunt tout particulier, car c'est aussi sans conteste un mot hébraïque formé en combinant la racine hébraïque *qrn*, avec la signification de 'rayon', et la configuration morphémique e--a-.

En hébreu, comme dans d'autres langues sémitiques, la signification d'un mot est le plus souvent le produit de l'accouplement d'une racine à une configuration morphémique. Ce modèle est une source de néologismes pratiquement intarissable. On a besoin, par exemple, d'un mot pour 'bureau'. On n'en trouve pas dans les sources, mais il y a la racine *srd* (servir) et la configuration *mi--a-*, commune à plusieurs vocables ayant le sens de 'institution', 'lieu de', etc. ; et voilà que surgit tout



naturellement le mot *misrad* pour ‘bureau’, ‘ministère’, etc. Cette possibilité a permis d’hébraïser facilement des emprunts faits aux langues sémitiques, surtout à l’araméen et à l’arabe, ce dernier, par exemple, ayant fourni des racines comme *’db*, d’où on a formé *’adiv* (aimable), *rsm*, d’où on a *rishmi* (officiel), *hgr* pour *nhagira* (émigration), et beaucoup d’autres.

La plupart des membres du Conseil de la langue étaient d’avis qu’il fallait chercher des emprunts tout d’abord dans les langues sémitiques. Ben Yehouda, désireux de voir le vocabulaire hébraïque établi au plus tôt, voulait donner droit de cité automatiquement à toutes les racines arabes. En fait, les langues qui ont «secouru» l’hébreu étaient des plus variées, puisqu’il s’agissait bien souvent des langues d’origine des immigrants (Blanc, 1954; 1965). Les locutions les plus banales ne sont en réalité que des calques insoupçonnés introduits spontanément par des innovateurs anonymes. Par exemple, l’expression ‘plus ou moins’ est semblable en espagnol (*más o menos*), en anglais (*more or less*) et dans bien d’autres langues; mais en hébreu, on dit ‘*paxot ’o yoter*’, soit ‘moins ou plus’, et cet ordre de mots vient, paraît-il, du polonais. De nos jours, c’est l’influence anglaise qui prédomine — surtout dans la syntaxe et la phraséologie — en raison des traductions, devenues des éléments essentiels de la vie culturelle et politique. Si les traducteurs littéraires, souvent des écrivains de renom, soignent le produit de leur labeur, il n’en va pas de même pour les traducteurs dans les domaines de la presse et des sciences. Toujours pressés, ils ont tendance à faire du mot à mot, au grand désespoir des puristes. La syntaxe de l’hébreu s’anglicise de plus en plus.

Des expressions et mots nouveaux ont été créés par le Conseil de la langue, par l’Académie, par des institutions<sup>36</sup> et par des particuliers (on se plaît toujours à enquêter pour savoir à qui revient la «paternité» d’un mot). Mais les néologismes ne jouissent pas toujours de la faveur du public. Certains sont très vite acceptés et leur mise en circulation réussit rapidement. D’autres sombrent dans l’oubli aussitôt venus au monde. Comme le besoin a été toujours très pressant, on a dû souvent faire vite, de sorte que la création de nouveaux mots ne suit pas une tendance facilement définissable.

L’hébreu a ainsi grandi et continue à le faire rapidement, tant dans son contenu que dans le nombre de ses locuteurs. En 1916, 34 000 personnes, soit 40% de la population juive de Palestine, déclaraient l’hébreu comme langue principale. En 1922, l’hébreu a été reconnu (aux côtés de l’arabe et de l’anglais) comme langue officielle en Palestine. «L’hébreu fut désormais employé par l’administra-

tion mandataire en ce qui concernait la population juive, ainsi que dans les institutions juives autonomes (l’Agence juive, les mairies, les syndicats, etc.) qui s’y développaient. Un théâtre régulier en hébreu fut fondé en 1928, et des émissions radiophoniques hébraïques furent diffusées de Jérusalem dès 1934 à raison de trois heures et demie par jour, et depuis 1939 à raison de cinq heures et demie par jour», (Téné, 1968: 979). En 1961, 1 400 000 habitants de l’État d’Israël indiquaient l’hébreu comme première langue. Au recensement de 1983, 1 877 015 personnes (d’un total de 2 716 585, soit 69%) indiquèrent l’hébreu comme première ou unique langue. Seuls ont été interrogés à ce sujet les individus de plus de 15 ans. Pour les autres 1 314 620 personnes nous n’avons pas de données précises. On sait toutefois que la grande majorité des enfants juifs en Israël ont l’hébreu comme langue maternelle, ce qui ramène à près de 3 000 000 le nombre d’individus ayant l’hébreu comme première langue<sup>37</sup>.

Aujourd’hui on peut estimer à cinq millions le nombre des locuteurs de l’hébreu de par le monde. Des milliers de livres, dont plusieurs encyclopédies, des ouvrages de science, de philosophie et de belles lettres (entre autres les œuvres d’un lauréat du Prix Nobel et des traductions des classiques de tous les temps), ont été rédigés et publiés en hébreu. Le grand dictionnaire historique de l’Académie, en chantier depuis plus de vingt ans, est une œuvre colossale dont la parution marquera une date dans le domaine de la lexicographie.

L’hébreu israélien change et avance à pas de géant. La preuve en est peut-être dans le fait que de nouvelles traductions, surtout d’œuvres littéraires contenant des dialogues, viennent supplanter des traductions vieilles de vingt ou trente ans, tant la langue de ces dernières paraît désuète. Il y a déjà dans l’hébreu des éléments structuraux qu’on ne peut plus imputer aux sources anciennes. Ils sont le fruit d’un développement propre, naturel, de cette langue<sup>38</sup>. Les écrivains de la nouvelle génération ne sont plus forcés d’aller aussi souvent aux sources, en quête de matériaux linguistiques; la langue est, pour ainsi dire, sevrée. Le développement d’un argot très imagé, changeant rapidement, l’émergence d’un style populaire, où les analogies naïves des enfants s’allient aux tournures importées par des immigrants parlant les langues les plus variées (Blanc, 1968), tout cela peut alarmer les puristes et exiger d’importants efforts normatifs, mais présente pour le sociolinguiste un champ d’expérience incomparable. Ainsi cette langue trois fois millénaire se présente, à l’issue de son premier centenaire, comme une macédoine: classique et moderne à la fois, elle s’adapte aux besoins des

enfants comme à l'expression des idées les plus complexes. Ce dynamisme démontre peut-être que l'hébreu est déjà une langue vivante normale, avec ses vices et ses vertus.

## NOTES

1. Certains puristes prétendent que l'hébreu ne peut pas être considéré comme totalement ressuscité, tant que les Israéliens ne seront pas capables de l'utiliser en accord avec les règles des sources anciennes (cité dans Rabin, 1983 : 31).

2. Pour l'importance du rôle de l'élaboration littéraire dans la promotion des langues, voir Guxman, 1968.

3. La Mishna (litt. : 'étude (par répétition)') est un codex de lois religieuses juives, détaillant la mise en pratique des préceptes inscrits dans la Tora (le Pentateuque). Ces lois, d'abord transmises oralement, commencèrent à être consignées par écrit vers le II<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Le livre de la Mishna, qui est le résultat d'une sélection et d'une compilation achevées vers l'an 150, représente « la Loi Orale ». Les procès-verbaux, en araméen, des amples débats d'interprétation auxquels elle fut soumise durant les siècles suivants, constituent le Talmud. (Pour plus de détails, voir Danby, 1933 : XIII-XXXII.)

4. Le Midrash ('interprétation') est un recueil d'interprétations formulées par les sages juifs sur la plupart des passages de la Bible, ayant ses racines dans l'époque du Deuxième Temple ; les textes les plus récents datent des premiers siècles de l'ère chrétienne. À caractère homilétique, certains passages midrashiques ont une portée juridique (Midrash de Halakha) ; d'autres, la majorité, ont un contenu mythique (Midrash de Aggada). Ils ont conservé les légendes des Juifs de l'époque. (Pour une compilation scientifique, voir Ginzberg, 1954-1956.)

5. Par exemple : Azaria de Rossi, *Lumière des yeux*, Mantoue, 1574 (cité dans Rabin, 1983 : 36, note 10).

6. Dans l'Italie de la Renaissance, une pièce tout à fait laïque d'ailleurs : Judah Sommo, *Une comédie élégante sur un mariage*, éd. Hayyim Schirmann, Jérusalem, 1946 (cité dans Rabin, 1983 : 36, note 9).

7. Voir Kutscher (1982 : 149), Parfitt (1972). D'ailleurs, l'utilisation orale d'une langue morte est un fait connu aussi dans l'histoire du latin : clergé, notaires et médecins l'utilisaient oralement.

8. Je suis redevable à M<sup>me</sup> Pierrette Thibault de l'éclaircissement de certains points évoqués dans ce passage.

9. J'insiste sur le mot « surtout », car la promotion d'une langue est un processus à multiples aspects. Voir Fishman (1972 : 55 sqq.) où sont décrits divers modèles de planification linguistique.

10. Les lettrés participant au processus de la renaissance de l'hébreu employaient l'expression *harhavat hassafa*, soit 'l'élargissement de la langue' ; de ce point de vue, la langue serait déjà toute faite, l'œuvre de normalisation se limitant à la création de mots nouveaux (Ben Hayyim, 1953 : 18).

11. La prolifération d'emprunts (ou de calques) est d'ordinaire l'effet d'une mode due à l'influence socio-culturelle exercée par une nation sur une autre, globalement ou sur un terrain particulier. Que l'on pense à la foison de termes culinaires français dans l'anglais ou aux expressions anglaises en français dans le domaine des sports.

12. La langue de la Mishna présente, par exemple, un système verbal avec notion de temps. Dans l'hébreu biblique cette notion était secondaire, celle d'aspect ayant la suprématie (Cohen, 1924).

13. Le Piyut (mot dérivé du grec *poietes*, voir note 33) désigne la « poésie synagogale » qui fleurit en Palestine et en Égypte, entre les III<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles (et peut-être au-delà).

14. Concernant le judéo-français, voir Blondheim (1925), Weinreich (1956) et Banit (1963), qui nie l'existence même d'un dialecte juif parlé en France.

15. Les rabbins ashkénazes, trop isolés du monde culturel non juif, n'avaient pas connu l'influence esthétique d'une littérature élaborée, prestigieuse et stylistiquement exigeante, comme ce fut le cas des Juifs espagnols au contact de la culture arabe médiévale. On ne saurait donc trop vanter le génie du rabbin franco-allemand Rashi (1040-1105), qui manipule la langue de la Mishna et du Talmud avec une telle virtuosité qu'on pourrait penser qu'il rédige dans une langue bien vivante. Quelques siècles plus tard, durant la Haskala (l'époque des Lumières) — et à l'exception des rabbins d'Europe occidentale, qui s'exprimaient dans les langues de leurs pays de résidence — le mépris du style et des règles de grammaire était souvent le fait d'une attitude délibérée ; on faisait acte de foi en s'éloignant de ce qu'on appelait les « préoccupations futiles » avec lesquelles les Maskilim entendaient remplacer les « vrais sujets éternels », dont seule la voie de la tradition garantissait la pérennité...

16. Une renaissance littéraire du yiddish aura lieu un peu plus tard, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

17. La première grammaire de la langue de la Mishna ne fut composée qu'en 1845 (Geiger). Depuis, plusieurs autres ouvrages ont été publiés, mais il s'agissait de travaux médiocres, qui n'étaient lus que par quelques curieux. Plus retentissante a été la grammaire de Segal (1927), néanmoins très critiquée par les représentants de la nouvelle génération de philologues israéliens (dont surtout Kutscher) qui firent beaucoup progresser la discipline.

18. Pseudonyme de Shalom Jacob Abramovitch (1835-1917), écrivain qui publia en yiddish et en hébreu.

19. Hayyim Nahman Bialik (1873-1934), reconnu comme « le poète national ».

20. Voir Kutscher (1982 : 183-184) où l'auteur émet ces opinions, en accord avec Wiener (1933) et Spiegel (1962).

21. Le célèbre poète Juda Loeb Gordon (1830-1892) écrivit une éloquente poésie, en hébreu, pour inciter ses correligionnaires à abandonner le yiddish au profit de la langue... russe (cité dans Kutscher, 1982 : 185).

22. Dont *Hashahar* (L'Aurore), mensuel fondé à Vienne en 1869.

23. Consigné dans les *Mémoires du Conseil de la langue hébraïque*, vol. 6 : 79 ; cité dans Ben Ḥayyim 1953 : 17.

24. Éliézer Ben Yehouda est devenu un personnage légendaire, presque mythique. Quelques faits de sa vie et de sa pensée sont rapportés dans les *Prolégomènes* de son Dictionnaire (1909-1958). Dans St. John (1952) nous avons une biographie romancée de l'homme. Fellman (1973) a publié une monographie scientifique où tout en reconnaissant l'immense rôle de Ben Yehouda dans la résurrection de l'hébreu, il soumet son œuvre à une critique historique et souligne ses échecs. Cet ouvrage comprend une excellente bibliographie sur Ben Yehouda et son action (voir aussi Guigui, 1979).

25. *She'ela nikhbada* ('Une question sérieuse'), dans *Hashahar* (note 22).

26. Theodor Herzl écrit : « Certains penseront peut-être que nous trouverons des difficultés dans le fait que nous ne possédons plus une langue commune. Nous ne pouvons cependant pas parler l'hébreu entre nous. Qui de nous connaît assez d'hébreu pour demander un billet de chemin de fer ? Personne. Il y a à cela une solution très simple. Chacun conservera sa langue maternelle qui est la patrie bien-aimée de sa pensée. La Suisse nous offre bien un exemple décisif quant à la possibilité d'un fédéralisme linguistique. » (Herzl, 1896 (1979) : 261-262.)

27. Le grand homme d'État israélien David Ben Gourion raconte dans une entrevue : « À mon arrivée en Israël, j'étais résolu à ne parler que l'hébreu. Malheureusement, cela se révéla impossible car, pour la plupart, les immigrants parlaient les langues de l'exil, le yiddish, le ladino et pratiquement tous les dialectes d'Europe. J'appartenais au parti Poalei Zion (Les travailleurs de Sion) et à chacune de nos réunions, je militais pour que l'hébreu fût adopté comme langue officielle. Peu avant mon départ pour la Galilée, on me demanda de prendre la parole devant un groupe d'immigrants fraîchement débarqués. Je leur parlai en hébreu. La stupeur se peignit sur leurs visages. Au bout de quelques minutes, ils commencèrent à quitter la pièce, les uns après les autres. Mais je n'étais pas prêt au compromis et je continuai en hébreu. À la fin, il ne restait devant moi que trois ou quatre auditeurs. L'un d'eux était Itzhak Ben Zvi qui allait devenir le second président de l'État d'Israël... » (Ben Gourion 1971 : 63-64).

28. Bien que la variante mishnaïque ait eu d'illustres adeptes et que certains de ses éléments morphologiques se retrouvent dans l'hébreu parlé et écrit de nos jours un peu partout, c'est la morphologie biblique qui est enseignée dans les écoles israéliennes. Ceci montre que le processus d'amalgame, qui fait parfois l'objet de

polémiques, n'est pas encore résolu. Toutefois, cette situation n'handicape nullement le fonctionnement de l'hébreu. D'abord, elle permet à tous l'accès des textes les plus anciens, et, de surcroît, elle constitue une variation, riche en possibilités stylistiques.

29. Fellman (1973) ajoute encore deux rubriques : 1) la constitution du premier ménage hébreophone : celui de Ben Yehouda, dont le fils, Benzion, fut le premier enfant à avoir eu l'hébreu comme langue maternelle « après deux mille ans » ; 2) la création de sociétés pour parler hébreu, ce qui, d'après Fellman, ne s'est pas avéré aussi fructueux dans le processus de la résurrection de la langue.

30. D'après Arnon (1956, cité dans Fellman, 1973 : 104).

31. Finalement cette école polytechnique ne fut inaugurée qu'après la première guerre mondiale.

32. En fait, la prononciation qui fut choisie était celle de la tradition sépharade, mais nuancée de quelques traits ashkénazes. D'ailleurs, l'usage allait éloigner la réalité quotidienne du modèle idéal élaboré par les membres du Conseil (Blanc, 1954 ; Morag, 1959).

33. *Karon* est un emprunt latin, datant de l'époque romaine. La langue de la Mishna est pleine de mots grecs et latins, ce qui explique une certaine proximité traditionnelle de l'hébreu et des langues européennes.

34. Dans Shabbat 19a, où il a le sens de 'l'autorité à qui on soumet des requêtes'.

35. Dans le sens qu'il a dans « Cap de la Nouvelle-Espérance ». En hébreu biblique, le « p » et le « f » sont deux variantes d'un seul et même phonème ; cette règle vaut encore dans l'hébreu moderne, où les deux sons sont rendus par le même graphème.

36. L'apport de l'Armée de défense d'Israël dans la création de nouveaux mots est particulièrement important.

37. Renseignements obtenus du Bureau central de statistiques de Jérusalem.

38. D'abord signalés dans Rosen (1956). Pour une description française de l'hébreu moderne, voir Téné, 1968 ; Cohen et Zafrani, 1968 ; Blanc, 1968 et Rosen, 1977.

## RÉFÉRENCES

ARNON, A.

1956 Histoire de l'éducation hébraïque en Israël, ha-entziklopedia ha'ivrit (L'encyclopédie hébraïque) : 983-996.

BANIT, M.

1963 Une langue fantôme : le judéo-français, *Revue de linguistique romane*, XXVII : 245-294.

BEN GOURION, D.

1971 Ben Gourion parle, Paris, Stock.

BEN ḤAYYIM, Z.

1953 *Lashon 'atiqa bimtzi'ut hadasha* (Une langue ancienne dans une réalité nouvelle), *leshonenu la'am* : 35-37, Jérusalem, Académie de langue hébraïque.

- BEN YÉHOUDA, E.  
1909- Millon hallashon ha'ivrit, hayyeshana wehadasha  
1958 (Dictionnaire de la langue hébraïque, l'ancienne et la nouvelle), Jérusalem, The Ben-Yehuda Foundation.
- BLANC, H.  
1954 The Growth of Israeli Hebrew, Middle Eastern Affairs, 5: 385-392.  
1965 Some Yiddish Influences in Israeli Hebrew. In-U. Weinreich (ed.), The Field of Yiddish, Second Collection, The Hague, Mouton: 185-201.  
1968 The Israeli Koine as an Emergent National Standard. In J.A. Fishman et alii (eds), Language Problems of Developing Nations, Somerset, N.J., Wiley: 237-251.
- BLONDHEIM, D.S.  
1925 Les parlers judéo-romans et la Vetus Latina, Paris, Champion.
- BROMAGE, M.C.  
1956 De Valera and the March of a Nation, New York, Noonday Press.
- CHOMSKY, W.  
1957 Hebrew: The Eternal Language, Philadelphia, Jewish Publication Society of America.
- COHEN, D. et H. ZAFRANI  
1968 Grammaire de l'hébreu vivant, Paris, Presses Universitaires de France.
- COHEN, M.  
1924 Le système verbal sémitique et l'expression du temps, Paris, Imprimerie Nationale.
- DANBY, H.  
1933 The Mishnah, London, Oxford University Press.
- FELIX, Y.  
1980 Talmud yerushalmi : massekhet shevi'it (Le Talmud de Jérusalem : le traité de Shevi'it), Jérusalem, Tzur-ot.
- FELLMAN, J.  
1973 The Revival of a Classical Tongue: Eliezer Ben Yehuda and the Modern Hebrew Language, The Hague-Paris, Mouton.
- FISHMAN, J.A.  
1972 Language and Nationalism: Two Integrative Essays, Massachusetts, Newbury House Publishers.
- GEIGER, A.  
1845 Lehr-und Lesebuch zur Sprache der Mischnah, Breslaw, F.E.C. Leuckart.
- GINZBERG, L.  
1954- The Legends of the Jews, New York, Simon and  
1956 Schuster.
- GUIGUI, A.  
1979 Eliézer Ben Yehouda ou la Renaissance de l'hébreu parlé. Connaissance d'Israël : Revue Internationale des Études Israéliennes, Charleroi, CIREL : 25-60.
- GUXMAN, M.M.  
1968 Some Generals Regularities in the Formation and Development of National Languages. In J.A. Fishman (ed.), Readings in the Sociology of Language, The Hague-Paris, Mouton : 766-779.
- HERZL, Th.  
1896 L'État juif, Connaissance d'Israël : Revue Internationale des Études Israéliennes, Charleroi, CIREL : 175-273.
- KUTSCHER, E.Y.  
1982 A History of the Hebrew Language, Jérusalem, The Magnes Press and the Hebrew University.
- MEDAN, M.  
1970 L'Académie de la langue hébraïque, Ariel, Revue des arts et des lettres en Israël, 21 : 39-46.
- MORAG, Sh.  
1959 Planned and Unplanned Development in Modern Hebrew, Lingua, 8: 247-263.
- NÖLDEKE, Th.  
1910- Semitic Languages, Encyclopaedia Britannica, 11<sup>e</sup>  
1911 édition, volume 24.
- PARFITT, T.V.  
1972 The Use of Hebrew in Palestine, 1800-1882, Journal of Semitic Studies, 17: 237-252.
- RABIN, Ch.  
1983 The National Idea and the Revival of Hebrew, Studies in Zionism, 7: 31-48.
- ROSEN, Ch.B.  
1956 Ha'ivrit shellanu (Notre hébreu), Tel Aviv, Am Oved.  
1977 Contemporary Hebrew, The Hague, Mouton.
- SAINT-JOHN, R.  
1952 Tongue of the Prophets: The Life Story of Eliezer Ben Yehuda, New York, Doubleday and Company.
- SEGAL, M.H.  
1927 A Grammar of Mishnaic Hebrew, London, Oxford University Press.
- SPIEGEL, Sh.  
1962 Hebrew Reborn, Philadelphia, Jewish Publication (1930) Society of America.
- TENE, D.  
1968 L'hébreu contemporain. In A. Martinet (dir.), Le langage, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard : 975-1002.
- WEINREICH, M.  
1956 The Jewish Languages of Romance Stock and their Relation to Earliest Yiddish, Romance Philology, IX : 403-428.
- WIENER, M.  
1933 Judische Religion im Zeitalter der Emanzipation, Berlin, Philo Verlag.